

GLN¹, violence et société algérienne d'aujourd'hui : Aïssa Khelladi et Boualem Sansal

On peut dire que jusqu'en 1980, la GLN a été au cœur des écritures littéraires algériennes² : il a fallu plus de trente ans pour que cette thématique devienne secondaire ou s'absente des textes. Mais depuis la recrudescence de la violence dans le pays en 1993 et les années suivantes, la guerre de libération nationale fait retour comme si la société algérienne, à travers le regard de certains de ses écrivains parmi les plus marquants, faisait remonter la mémoire de la guerre de 54-62 pour tenter de comprendre cette nouvelle spirale de violence qui a précipité le pays dans l'horreur. C'est donc à travers deux romans que nous souhaiterions analyser et interpréter ce réveil de mémoire qui nous apparaît comme un axe majeur de lecture de la société algérienne de cette décennie : *Rose d'abîme* d'Aïssa Khelladi (Le Seuil, 1998) et *Le Serment des barbares* de Boualem Sansal (Gallimard, 1999). Il faudrait, ultérieurement, élargir l'interrogation à d'autres fictions comme *La chair et le rôdeur* de Karima Berger (éd. de l'aube, 2002) et *Entendez-vous dans les montagnes* de Maïssa Bey (éd. de l'aube et éd. Barzakh, 2002).

Si toutes ces fictions mettent en scène ce « miroir » : GLN/décennie noire des années 90, elles ne le font pas du tout de la même manière et avant de parvenir à quelques conclusions convergentes pertinentes, il nous faut examiner cet entrecroisement des deux périodes historiques dans chacune des œuvres citées.

Rose d'abîme d'Aïssa Khelladi³ ou l'espoir gangrené et détruit

La foulée obstinée et rythmée de Warda, la sportive qui s'entraîne tous les matins dans cette campagne de la Mitidja, défi à la société où elle vit, pourrait être le point initial d'une fiction euphorique. Mais cette ligne lumineuse est vite hachurée de sang, de sperme, d'ecchymose et de coups et la violence, au cœur même de ce texte, conduit le lecteur à un épilogue étonnant.

Les six parties, chacune d'elles subdivisée en chapitres, sont précédées puis closes par un prologue et un épilogue. Ces nombreuses subdivisions donnent une dimension haletante et fragmentée à l'ensemble. La GLN n'est pas présente partout puisqu'elle ne concerne qu'indirectement trois des cinq personnages principaux : le frère et la sœur, Warda et Kamel et Amin, l'ami de la jeune fille mais elle est la chambre noire de référence de la violence d'aujourd'hui. Dans le tempo tragique qui est celui de ce roman où tous les tons s'entremêlent - l'épique, le lyrique, le bouffon -, la GLN est le point aveugle ou aveuglant de nombreux comportements du présent.

C'est surtout au chapitre 3 de la première partie qu'elle s'introduit par la mise en scène des deux derniers protagonistes : Mouloud et Khadidja, le père et la mère de Warda et de Kamel. Ils sont tous deux englués dans le passé. Mouloud en perd la raison tant est grande sa déception des lendemains de la lutte qui n'ont pas chanté ; Khadidja, selon un principe très réaliste (et souvent féminin) d'adaptation au réel vécu, a mis ou tente de mettre un voile sur ses souvenirs pour ne pas réveiller les miasmes et les cassures d'une guerre qui a été destructrice de son être. Femme de toutes les compromissions, elle n'a plus qu'une seule

¹ - Ces initiales désignent la « Guerre de Libération nationale » : la guerre d'Algérie (ainsi nommée en France) de 1954 à 1962.

² - Cf. notre article en 1992 dans *Nouvelles nouvelles – Trente ans après, Nouvelles de la guerre d'Algérie*, Le Monde éditions, 1992, pp.145 à 168, ACHOUR Christiane, « La guerre de libération nationale dans les fictions algériennes ».

³ - Cf. notre première lecture de ce roman dans *Algérie Littérature/Action*, n°22-23, juin-septembre 1998, pp.193 à 198, sous le titre, « Les tourbillons de l'innommable ».

passion, son fils Kamel pour lequel elle est prête à tout en mère méditerranéenne, excessive, théâtrale et possessive. Les parents, comme les deux enfants, vivent sans communiquer et chacun tourbillonne dans le cercle de la violence qu'il a intériorisée, s'enfonçant dans une solitude où jamais une main ne se tend pour aider à sortir du gouffre. Il est à noter que les dialogues ne sont conversation qu'en apparence : les répliques sont plutôt des monologues entrecroisés.

On ne sera pas étonné que la violence tourne essentiellement autour des deux personnages féminins : la fille, la mère, prise au mâle piège. Warda est enlevée par un islamiste qui la harcèle et invite les siens à le rejoindre dans cette traque ; Khadidja est acculée par Mouloud à dire « la » vérité sur le passé. Dans le cerveau enfiévré de Mouloud se mêlent alors violence de la résistance au colonialisme et émeutes d'octobre 88 dans les rues d'Alger. Violence contre les femmes, viols. Le viol d'aujourd'hui fait écho à ceux d'hier puisque Khadidja a été successivement violée par des Français puis par l'un des siens, un combattant. Ces viols et leur vécu, la torture que Mouloud subie dans les commissariats du présent, écho de celle subie pendant la GLN, forment le sommet tragique du roman. A partir de ce nœud où les faits, les échappatoires que les victimes inventent ou ces impasses de l'être qu'elles subissent sans trouver de dérivatif, le roman évolue lentement vers son dénouement : l'horreur ne se dément pas mais sa répétition en corrode les aspérités et l'installe presque comme une banalité du quotidien.

La cinquième partie (en six chapitres) montre l'enkystement de la violence : la société continue à phagocyter ses tares et ses déviances, détruisant par ce processus d'étouffement et de silence, toute possibilité de se délivrer de la violence en la regardant en face, en l'analysant dans l'Histoire. Alors ce qui devrait être perçu comme contingent et lié à un contexte précis devient essentiel, sorte de fatalité qui, si elle confirme la point de vue tragique – mise en scène d'une action où les jeux sont déjà faits où aucune conciliation n'est possible entre l'homme et le monde-, aboutit à une sombre désespérance et à l'impossibilité d'envisager une sortie de la spirale.

Passant d'une langue à l'autre, le narrateur dans l'épilogue s'adresse directement à son lecteur tout d'abord en une longue parenthèse dont la conclusion est une condamnation au tribunal de l'Histoire :

...Nous ne sommes pas nés d'une civilisation mais d'une absence de civilisation, nous ne sommes pas porteurs d'humanité mais de barbarie, nos idéaux ne sont que tyrannie et *taghout*, la seule conception que nous ayons de la vie est sa fin, nous venons d'un temps éculé archaïque, pour faire la guerre au rire à la joie de vivre et à la beauté, nous sommes les barbares de cette fin de siècle, chers frères *echroub hadja man ândi Allah ilakina fi lakhra ouala fel khir.* (p.253)

Après cette incursion intradiégétique, le narrateur reprend sa position de narrateur extradiégétique, omniscient et omniprésent. Réapparaît alors la mention de la GLN :

Mouloud mort. La télévision filme les obsèques et de nombreux orateurs prennent la parole pour rappeler l'héroïsme de l'ancien combattant et stigmatiser le crime dont il a été victime. « Un perte irremplaçable pour tout le pays », est-il affirmé. Des dirigeants politiques assistent à l'enterrement. Après l'oraison funèbre, une clique officielle entonne l'hymne national. (p.254)

Ainsi le dynamique de progrès de la lutte de résistance a été embaumée et neutralisée. Il n'y a plus que langue de bois et pesantes récupérations. Changeant une troisième fois de « peau », le narrateur revient se lover dans le personnage qui a été son personnage de prédilection, semble-t-il, le jeune journaliste Amin amoureux de Warda, Warda qui porte en elle un enfant qu'elle ne laisse pas naître. A cette femme violée et pourtant vivante, il pourrait dire, ce sont les dernières lignes du roman, en italiques :

Tu as eu tort d'avoir gardé ce monstre en toi. Ce ne peut être qu'un monstre, n'est-ce pas, cet enfant qui met tant d'années à naître. Ou bien, alors, c'est toi qui réfléchis encore avant de te décider à accoucher... Je

n'arrive pas à comprendre. Qu'espères-tu nous donner là ? Une image plus conforme à nous-mêmes, peut-être. Nous la mériterions, certes, mais est-ce une bonne façon de te venger du mal que nous t'avons fait, nous tous ? Ne te rends-tu compte que le but de ceux qui t'ont violée était de te lier à eux définitivement ? (p.255)

Warda prend le relais de la Nedjma de Kateb pour proposer une nouvelle métaphore de l'Algérie dont la seule positivité est l'énigme qu'elle représente encore dans son refus non d'enfanter mais d'accoucher.

Le Serment des barbares de Boualem Sansal⁴, une libération ratée

Ce second roman étudié est essentiellement une prolifique description de l'Algérie post-indépendance avec, en prétexte narratif, l'enquête de Si Larbi sur deux morts-assassinats, « le riche et le pauvre »... Si Moh et Abdallah Bakour. Pas d'étonnement donc, pour le lecteur, d'être d'emblée installé au cimetière. Ce qui l'est plus mais qui va être un mouvement répété du texte, c'est l'opposition constante entre l'avant, peint surtout de couleurs sinon éclatantes du moins mesurées et claires et l'aujourd'hui qui n'est qu'un tissu de malversations, de sangs, de bruits discordants et de larmes. Le roman est une enquête policière dont la fin est sans surprise puisque les deux morts seront élucidées. En réalité, l'enquête n'est que le prétexte à une évocation sans complaisance de la dégradation du pays dans tous les domaines, chaque chapitre étant consacré à un aspect particulier de la gabegie algérienne. *Le serment des barbares* apparaît comme une véritable anthologie des « heurts et malheurs » de l'Algérie indépendante où le discours prend nettement le pas sur la fable. Le chapitre 1⁵ consacré à la description de Rouiba, « verrue cancéreuse sur le flanc oriental de la capitale » systématise, comme toute bonne et suggestive caricature le trait apte à rendre compte du message qu'on veut faire passer, celui de l'écroulement d'un pays depuis l'indépendance, de la corruption dont la petite ville à l'est d'Alger devient le blason. Si Larbi, policier à Rouiba, au seuil de la retraite et n'ayant jamais recherché les histoires, n'en revient pas lui-même de sentir cette volonté de justice s'éveillant en lui « quoi qu'il pût lui en coûter » (p.32) lorsqu'il décide de s'occuper de l'affaire Bakour. Les chapitres 2 et 3 continuent dans la dénonciation du présent algérien. C'est au chapitre 4 qu'on revient à nouveau en arrière avec les souvenirs d'enfance et de la pré-indépendance. « Si la colonie m'était contée » a pour centre d'intérêt Josefa, « la belle voisine, une veuve tourmentée que la disparition de son homme a fini d'isoler. » (p.91) Autour de Josefa s'entrelacent les rêves des jeunes filles, les fantasmes des mâles et les tourments des épouses. Après sa mort, les imaginations ont tellement galopé qu'une véritable légende s'est forgée : « dans le conte versé au patrimoine, la petite Gitane esseulée a été transformée en princesse d'Arabie, gazelle aveuglante pour les poètes du sultan, chienne insatiable pour les corps de garde... » Est-ce un clin d'œil ironique pour mettre en garde contre les couleurs idéales dont le narrateur pare la période coloniale ? En tout cas, le passé, ainsi réveillé, ne peut plus s'assoupir... Si Larbi se souvient de sa présence au maquis pendant la guerre de libération, des responsables abjects et de sa vie sauve qu'il doit aux Français. Le dernier souvenir est celui de la mort de sa femme, deux ans auparavant – nous avons droit alors au flash sur l'épouse parfaite...-. Cette mort qui a miné le policier a été suivie par l'assassinat de Boudiaf. (p.107) Au fond, ce presque retraité n'attend plus grand chose de la vie.

Le chapitre 5 marque un retour à Rouiba après l'attentat spectaculaire raconté au chapitre 1 et qui a perturbé la ville pour raconter les attentats des islamistes et la répression des ninjas. Guerre de libération et guerre civile d'aujourd'hui se répondent et parfois se

⁴ - Cf. notre article, « Noir le texte, noir le pays... », *Algérie Littérature/Action*, n°43-44, septembre-octobre 2000, pp. 117 à 127.

⁵ - Les différents morceaux qui constituent le roman ne sont pas désignés ainsi ; c'est nous qui les numérotons pour faciliter la lecture interprétative.

confondent : s'ouvre ici une ligne de sens qui prendra toute son importance dans le derniers tiers du roman et dans l'explication des assassinats.

C'est le chapitre 11 qui nous remet dans l'aller-retour passé/présent. Si Larbi a convoqué le frère de Bakour, Gacem. Il le laisse attendre pour qu'il soit à point pour dire ce qu'il a à dire. Cette attente de cinq heures est mise à profit pour compléter le volet noir de la description sociale. Larbi se dégoûte lui-même des procédés qu'il utilise pour tirer les vers du nez de son « témoin » : « Nous sommes des charognards, putain de nous ! Tous, pas seulement Gacem. Depuis trente années, installés dans la névrose, nous vivons sur les morts au point que la vie n'est qu'une contemplation hallucinée ; le vivant ne se justifie que par le mort, il en tire son droit à la vie, sa raison, sa légitimité. Le martyr de la révolution est devenu indigeste après trois décennies de consommation effrénée. » Cette auto flagellation de Si Larbi s'amplifie en une énorme dénonciation des discours patriotiques, des détournements des valeurs et des idéaux. Au chapitre 13, Si Larbi est au centre ville, au Café de la Fac. Il observe ce qui est sous ses yeux et livre les clichés habituels sur le quartier de la Grande Poste et de l'Université. La longue parenthèse est refermée pour revenir à la fable : Si Larbi, à la terrasse d'un café algérois, attend quelqu'un. Il n'a pas demandé l'autorisation à son supérieur hiérarchique. Il attend le Dr.Hamidi, universitaire de 40 ans, dont le portrait est peu flatteur puisqu'il tient à la fois du savant Nimbus et du lâche. Les allusions aux années Boumediène se multiplient pour donner la charge contre les intellectuels, sport très prisé dans le roman algérien actuel. Leur conversation pointe un des intérêts majeurs du roman, même si l'on ne s'en rend pas compte à la première lecture : les questions que le flic pose à l'intello-historien porte sur Bellounis et les luttes FLN/MNA. Car pour Larbi et son ami, tout ce qu'on dit n'explique pas l'efficacité des islamistes et des corrompus du pouvoir⁶ :

L'Algérie est terre de grandiloquence enthousiaste et le restera, dût-elle continuer à marcher sur la tête et voir midi à six heures.

Il n'y a pas d'état mais des clans en guerre qui ne sont même plus composés de truands patriotes comme Ali la Pointe alias Lucky Luciano. Dans la crise actuelle, ceux qui ont été écrasés par le front (comprendons le FLN de la guerre) relèvent la tête. Ceux qui tiennent les ficelles de la mascarade sanglante de l'Algérie ont été pour ou contre la France mais toujours contre le FLN :

En guerriers, ils se sont repliés quand la bataille fut perdue ; ils se sont mis en veilleuse dans quelques tranchées ou trous d'obus et ont attendu le moment pour reprendre le combat. (p.233)

L'explication vers laquelle on sentait que le discours du roman tendait de plus en plus sûrement est alors énoncée :

La guerre d'Algérie, commencée il y a quarante ans, se poursuit et va vers un terrible dénouement. L'histoire se venge, elle s'écrit désormais seule, sur nos décombres à tous. (p.234)

Il suffit alors pour arriver au terme du roman de particulariser ces propositions générales dans la fable particulière choisie.

Pour cela il est nécessaire de revenir à Bellounis, *le point de départ de nos malheurs*.⁷ Le romancier ne s'écarte pas trop de la version officielle. Ne pouvant avoir accès aux Archives, Larbi reprend son poste d'observation à Rouiba autour du trio qui tient les rênes de la mafia : Lekbir, Zerbib et Ben Aoudia. Il sait comment ils se partagent le gâteau et veut retrouver les liens qu'ils ont eus avec Bellounis.

⁶ - Une nouvelle parenthèse peut alors s'ouvrir sur le mot et la notion de dictature (pp.229 à 231) sur la dérive du pays de dictature en dictature, se concluant par une sentence, l'énoncé sentenciel étant une des caractéristiques du style de Sansal.

⁷ - pp.234 à 237 : une étude reste à faire en confrontation avec les récits d'historiens pour apprécier la biographie de Bellounis que l'écrivain a l'adresse de mettre dans la bouche de l'historien Hamidi. Cf. *Les Archives de la Révolution algérienne*, publiées par HARBI Mohammed, en particulier les documents 24, 29 et 30, des pp.119 à 149.

Notons que pendant tout cet échange entre les deux hommes et les constructions théoriques sur *les seigneurs de la guerre* de retour, il y a eu plusieurs parenthèses quand le regard de Larbi traînait sur la foule défilant sous ses yeux : il brocarde l'allure de ses compatriotes, les *soeurs en islam*, il médite sur la guerre contre les Français qui n'a été qu'une parenthèse. L'opinion de Si Larbi est faite et il l'exprime :

Dans les archives de la révolution, il n'y a pas que des martyrs et des héros, les disparus sont là aussi. Derrière les fagots, il y a un dossier sur le général Bellounis et ceux de son état-major qui ont réussi à se volatiliser dans la nature. Je cherche des noms. Ce sont ces hommes qui m'intéressent. Aujourd'hui, ils sont peut-être à Rouiba. (p.245)

Le morceau 14 est composé dans la même typographie que le morceau 9 vu précédemment. Il est aussi très court. C'est le bilan de la « merde ». Le chapitre 15 est un retour à l'enquête : Hocine prévient Larbi que l'enquête sur Moh est close : c'est un crime islamiste et il met en garde ce dernier contre sa recherche de « vérité ». Larbi relit la déposition de M^{me}.Lekbir, femme de la victime et y trouve un nom qui le frappe, celui d'un dinandier à la Casbah, « er'rougi ». Nous retrouvons l'enquête et le ton du polar :

« Serait-ce mon rouquin? », le trait d'union entre deux affaires que son instinct de vieux routier avait rapprochées et que ses efforts clandestins s'évertuaient à placer dans une relation de cause à effet ? Son flair lui disait davantage que peut-être ; irrésistiblement, il pistait la vérité et déjà la tenait par la trace. Il se sentit soulagé. Bientôt, il aurait en main les pièces du puzzle. (p.257)

Lorsque Focus le rappelle pour lui donner un rendez-vous, il est tout heureux de sentir qu'il est au bout du tunnel.

Pour arriver à ce rendez-vous à l'occasion duquel le vieux flic est assassiné (p.394), il faudra sept chapitres et 130 pages. On se doute alors qu'une fois encore le discours sera plus présent que la fable.

Côté fable, Larbi met en relation les petits trafics pour soutirer des sous par des photos des cimetières aux pieds-noirs, aux harkis, aux nostalgiques de l'Algérie et le refus d'Abdallah Bakour d'y participer. Cela n'était pas suffisant pour le faire assassiner. Il faut aussi remonter l'autre fil, celui des anciens du MNA par Le Rouget. Si Bellounis n'est guère « racheté » (il est montré comme dupé par la France), ses hommes apparaissent, du moins Bakour et Le Rouget, comme les possédés de l'Histoire, honnêtes et dévoués à une cause. L'un a échappé à la mort, l'autre a été assassiné par d'anciens compagnons qui sont devenus mafieux (pp.304-312). Les luttes FLN/MNA sont rappelées : c'est à une autre lecture de l'histoire du nationalisme et de la guerre que Boualem Sansal nous invite.

Je sais pourquoi le vieux Abdallah a été assassiné (...) Il est mort pour des fantômes... et ce sont des revenants qui l'ont buté. (p.281)

On connaît, p.322, le nom du tueur : né à Melouza en 69. Or Melouza est, dans le discours consacré aujourd'hui sur la GLN et surtout sur la guerre d'Algérie, la pièce à conviction des « torts partagés » entre colonialisme français et nationalisme algérien. Ce choix n'est donc pas innocent.

Côté discours, le chapitre 16 est consacré à la montée du FIS et au détournement des élections, à l'Algérie coupée en deux. La narration en profite pour brocarde les rêves révolutionnaires, Che Guevara, F.Fanon and C°! (p.291-291) À nouveau, le recours à un conte permet de dire la parabole transparente de l'Algérie depuis 1962. Le chapitre 18, tout en donnant les progrès de l'enquête est truffé d'apartés. Notons celui savoureux de l'arabisation des enseignes (pp.320-321) ; les repentis, la loi d'amnistie, la ville gangrenée, Aoudia crachant sur la tombe d'Abdallah... Reste-t-il des hommes en Algérie ou sommes-nous tous des lâches ? L'heure est venue de l'élucidation -partielle- du titre :

Il faut en finir avec ces bêtes immondes, avec ces barbares des temps obscurs, ces porteurs de ténèbres, oublier les serments pleins d'orgueil et de morgue qu'ils ont réussi à nous extorquer au sortir de ces longues

années de guerre. La lumière n'est pas avec eux et les lendemains ne chantent jamais que pour les hommes libres. (p.335)⁸

Le chapitre 22 qui dénoue tous les fils de la fable et donc du polar comme prétexte narratif, donne l'objectif de l'écriture du roman dans un discours indirect libre attribué à Si Larbi mais qui peut être aussi celui du narrateur :

Le temps est venu d'écrire l'histoire ; installer les acteurs, les confondre aussitôt, démêler les fils de leurs combines et les suivre jusqu'au bout, dans ce club fermé de l'affairisme politique qui fait bon ménage avec la mouvance islamiste et qui, en France, est parti se nicher dans les méandres de la nébuleuse pied-noir et du ghetto harki. Le dénominateur commun ? Le passé, avec ses haines lointaines ensevelies sous des apparences nouvelles, ses comptes en instance de règlement, ses projets de revanche actualisés au jour le jour avec une minutie de vieux pingre. (p.364)

Il est impossible de conclure car notre objectif était de rendre visible une des trames signifiantes des fictions de la décennie 90 : cette manière de montrer combien la GLN est une fermant actif de la violence d'aujourd'hui avec une tendance pour certains romans, dont les deux que nous venons d'analyser, à régler la question à l'intérieur même du système algérien en mettant le voile sur le colonialisme et ses agissements. On ne peut affirmer que l'intention des romanciers soit de blanchir ce dernier mais plutôt de forcer le regard à voir les tares de l'intérieur et à ne pas rejeter toute la « faute » sur l'ancien colonisateur. Il n'en reste pas moins que, par sa systématité, particulièrement dans *Le Serment des barbares*, on a l'impression parfois que c'est la décolonisation elle-même et ce qu'elle a pu avoir de libérateur, quelles que soient les dérives postérieures, qui est remise en cause et qu'une fatalité pèse sur un pays qui n'a pas de véritables explications historiques.

⁸ - Après ce "serment" contre les barbares (tous ou presque ?) le morceau 19 (en autre typographie) est une charge contre l'Université, la langue et son ministre nommé sous son véritable nom. Le chapitre 20, grâce à la visite au studio de photos de Rouiba, permet de longues digressions sur les photos, sur les femmes, sur la condition de la femme. Le chapitre 21 revient sur l'Education Nationale entrevue avec le juge au chapitre 6, cite un article de *Liberté* du 28 août 1998, sur Djenane-el-Mithaq.